



Nathalie Levasseur, *la camisole*, 2013.
Saule, cèdre; 458 x 135 x 230 cm.
Photo : Thomas Dufresne.

Nathalie Levasseur, originaire de Thetford Mines, s'approprie les paysages miniers de son enfance, par l'intermédiaire de sculptures, photogravures, vidéos-performance et installation « vivante » afin de stimuler une réflexion sur notre patrimoine paysager.

Les œuvres de l'exposition *Pourvu qu'il pleuve...* sillonnent les strates mnémoriques de l'enfance de l'artiste, lesquelles sont habitées par l'omniprésence des paysages miniers. Dans l'ensemble, sept sculptures-structures de différentes grandeurs habitent l'espace et dialoguent avec les projections vidéographiques et les photogravures. Ces dernières présentent des vues, prises par l'artiste, de paysages entourant Thetford Mines, ainsi que d'autres photographies d'archives dont découlent les formes des installations sculpturales disposées au sol. De cette empreinte paysagère émergent des formes coniques, structures de branches tressées qui envahissent l'espace et dialoguent avec les photogravures et les projections vidéographiques. Par la création de ses sculptures-structures, l'artiste présente un long et minutieux travail de vannerie à échelle monumentale, repoussant le défi technique dans des zones vertigineuses. Ainsi, elle construit un langage artistique où se lient l'art médiatique, la tradition et la nature. Le spectateur, en déambulant autour d'elles donne vie aux œuvres par sa présence, tout comme le village minier insuffle une vie aux montagnes de résidus inertes. Au fond de la salle, la vie semble avoir pris le dessus...

On y découvre une installation monumentale et surprenante qui attire l'œil par sa couleur et ses particularités. Installée dans un bassin d'eau avec au-dessus d'elle des lumières attachées à un convoyeur qui assure l'apport lumineux sur toute la surface, la matière première de l'œuvre peut reprendre vie. Ces branches de saule que l'artiste a plantées puis, pendant une année, a soigneusement arrosées et coupées pour ensuite leur donner forme, sont finalement appelées à renaître dans leur nouvelle identité d'œuvre. C'est ainsi que le feuillage des branches de cette installation conique prend de l'expansion tout au long de la durée de l'exposition. En plus d'assurer la diffusion égale de la lumière, la présence du convoyeur introduit un élément industriel propre aux réalités minières. À travers cette œuvre, l'artiste soulève des questionnements actuels sur la récupération de lieux souillés par l'exploitation minière et sur les impacts environnementaux et sociaux de celle-ci.

Avec la présence de l'eau et le son de la fontaine assurant l'oxygénation de celle-ci, cette sculpture « vivante » évoque le pouvoir régénérateur de l'eau, en contraste avec les images sèches des haldes ainsi que la force de vie propre à l'être humain au cœur même de la dévastation. Tout au long de l'exposition, en clin d'œil, cette fontaine invitait les gens à jeter des sous dans le bassin. Par ce geste, ils participaient à l'énonciation de l'œuvre et contribuaient à sa fonction. *Pourvu qu'il pleuve*, dont le montage a dû surmonter de nombreuses embûches techniques, représente le plus audacieux projet de l'artiste. À travers cette œuvre, Nathalie Levasseur franchit une étape importante de son parcours artistique en jumelant des outils technologiques à une connaissance ancestrale.

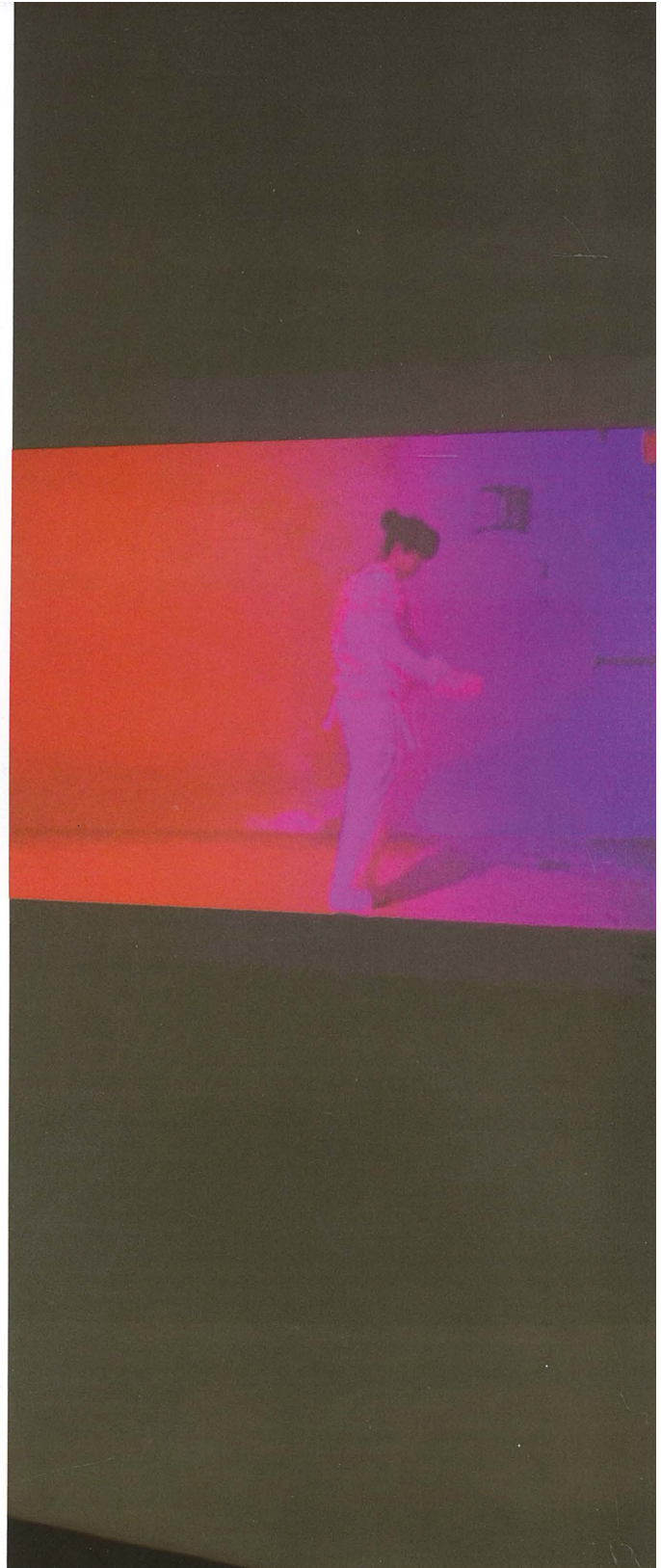
Nathalie Levasseur, *Impuissance II*, 2013.
Projection vidéographique, réalisation,
caméra et montage : Thomas Dufresne.

POURVU QU'IL PLEUVE

Deux œuvres vidéographiques, projetées en boucle une à la suite de l'autre sur un muret au centre de l'exposition viennent renforcer cet apport technologique et révèlent l'essence du corpus d'œuvres exposées. La vidéo *Impuissance II* présente une performance de Nathalie Levasseur qui met en scène l'artiste et la sculpture-structure *La camisole*. Cette dernière est physiquement visible dans le premier espace d'exposition, en biais de la projection. La présence de l'œuvre en dédoublement permet à cette performance filmée, puis projetée en tant qu'œuvre, de dialoguer avec l'espace réel. L'artiste, dans son intervention, donne vie à l'œuvre en s'introduisant en son centre, conçu comme un corridor pouvant recevoir le corps de l'artiste. Elle se met en scène, prisonnière de sangles qui entourent ses bras et son torse. Dans un mouvement réactionnaire de débordement nerveux, teinté de folie, suivi d'un repli sur soi apparenté à une acceptation soumise ou un sentiment d'avoir perdu le combat, elle incarne finalement l'effort ultime de vouloir s'en sortir et imagine virtuellement ce qui l'a toujours hantée : marcher sur l'arête des haldes, démanteler la distance froide entre l'objet et l'être, s'immerger dans l'objet et sentir qu'elle le domine enfin. Pour ce faire, dans un geste cathartique, l'artiste pénètre dans l'ancre de l'œuvre-halde, se lie à la forme jusqu'à ce qu'elle devienne son prolongement identitaire. Elle se l'approprie et par là se délivre de son emprise. Elle peut alors sortir de l'œuvre, se défaire des sangles et, les laissant derrière elle, disparaître par une porte entrouverte, vers on ne sait où.

Un objet suspendu près de la projection vidéo, un torse-oreiller ficelé avec les mêmes sangles que celles utilisées sur l'artiste lors de la performance, renforce le pont entre l'image et le visiteur, entre l'espace d'exposition et la vidéo. Il vient compenser la perte d'impact d'une performance filmée et ensuite projetée qui diminue son effet « d'antidote indispensable aux effets distanciateurs et aliénants de la technologie. Car la présence même de l'artiste de performance se produisant en temps réel, d'interprètes vivants "arrêtant le temps", confère à cette technique artistique sa position centrale... » Et l'objet complice transmet, par sa matérialité, les sentiments exprimés dans la vidéo et par sa présence, force l'exercice de passage entre le réel et le virtuel, entre l'espace physique que l'on habite et l'espace virtuel qui nous habite.

Plus explicite, la vidéo *Impuissance I* propose des images vidéographiques des haldes de Thetford Mines. Troublantes, ces « montagnes » inertes et grises véhiculent un sentiment d'emprisonnement par le paysage. Formées par l'accumulation graduelle des sédiments où n'est visible que la surface, elles sont comparables à la mémoire de l'enfant, enfouie chez l'adulte. En superposition, des images reprises de la vidéo *Impuissance II* montrent l'artiste pendant sa performance, prisonnière de sangles qui l'enserrent.





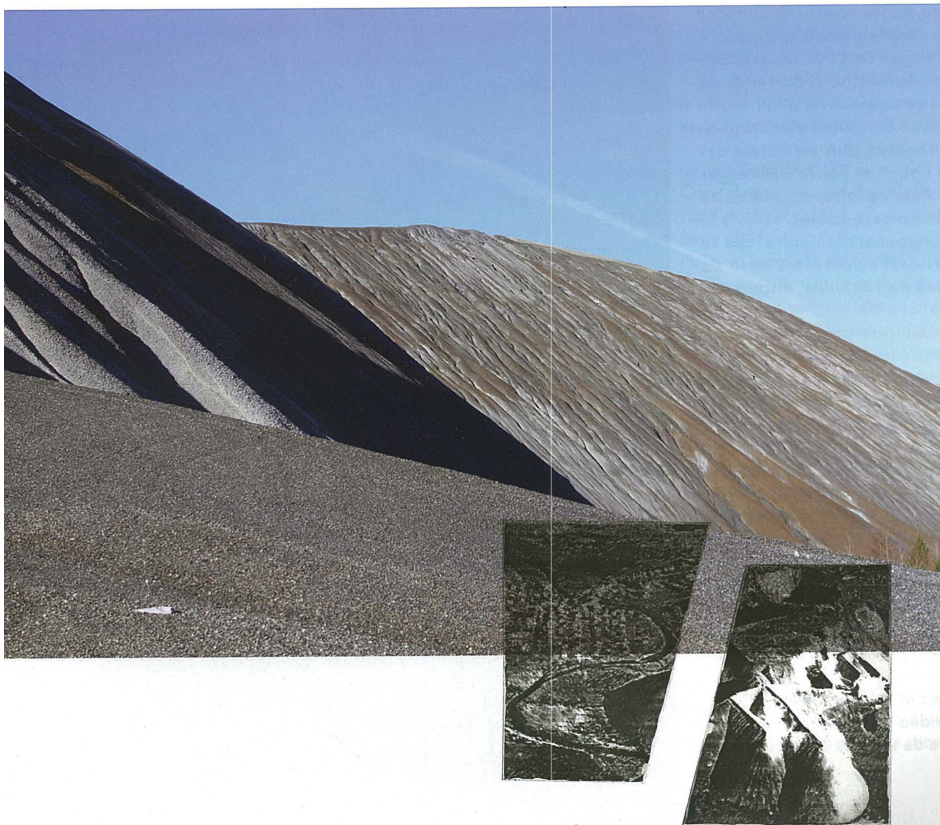
Nathalie Levasseur, exposition *Pourvu qu'il pleuve*, œuvres Impuissance // et Impuissance, 2013. Vue d'ensemble au Centre d'exposition de Val-David. Photo : Thomas Dufresne.

On y ressent l'emprise du paysage sur la psychologie des êtres. On y découvre des habitations prises en otage par ces montagnes stériles, hautes, imposantes, arrogantes et comme hantées par la mort, la mort-matière, composées d'une substance sans vie. Puis, en conclusion, une note d'espoir, la présence de l'eau, un ruisseau, l'espérance de voir renaître une terre exploitée, dévastée, d'être habitée par un ailleurs, là où la vie peut soigner les marques encourues. En arrière-plan, le son réel de la fontaine de l'œuvre *Pourvu qu'il pleuve*.
 Significatives, les projections vidéographiques permettent aux spectateurs de mieux comprendre l'intimité de l'impulsion créatrice inhérente aux œuvres, et la démarche autobiographique de Nathalie Levasseur. Elles révèlent la dimension cathartique de cette exposition, qui traduit une quête de libération, une volonté de s'approprier son passé et de se libérer de ses souvenirs par le geste. Dans le décloisonnement de disciplines telles que les métiers d'art, l'art installatif, l'art performatif et les arts numériques, dans une multiplication des médiums et des modes de diffusion, l'exposition *Pourvu qu'il pleuve...* présente un laboratoire de recherche en pleine ébullition dont le rythme prend sa cadence entre la matière inerte et la vie, la défaite et la victoire, la folie et la conscience, sur la frontière ténue qui sépare la vie et la mort en soulignant l'impact de l'activité humaine sur notre écosystème, mais aussi sur le fragile équilibre psychologique des êtres humains.

Hélène Brunet Neumann

1 Goldberg RoseLee, *La performance du futurisme à nos jours*, Thames & Hudson, coll. « l'univers de l'art », 2001, p. 226.

N.D.L.R. L'exposition de Nathalie Levasseur, *Pourvu qu'il pleuve...*, était présentée au Centre d'exposition de Val-David, à Val-David, du 30 juin au 2 septembre 2013.



Nathalie Levasseur, *Aller-retour III (Paysages miniers)*, 2013. Photogravure. Photo : Nathalie Levasseur.